

CHAPITRE III

LA SAGESSE EPICURIENNE DE LA FONTAINE

Habité par cette vision affligeante de l'homme, que nous avons déjà étudiée dans le chapitre précédent, La Fontaine nous suggère une issue considérée comme l'aboutissement de sa recherche: la sagesse épicurienne. Ainsi, nous expliquons avant tout dans ce dernier chapitre quelques-uns des principes fondamentaux d'Epicure¹ en mentionnant quelques disciples éminents afin de bien comprendre La Fontaine en tant que fabuliste épicurien dans sa vie et aussi dans ses oeuvres. Il est à remarquer que pour les autres poètes pessimistes, par exemple, Baudelaire, les défauts humains les découragent et les désespèrent toute leur vie. Mais pour notre poète, au contraire, il est capable de se libérer de cette obsession et trouve le bonheur dans cette sagesse. Celle-ci repose sur un idéal épicurien, comme la résignation devant la mort inéluctable qui est la base de l'épicurisme en ce sens qu'il faut profiter de la vie dès maintenant car la mort peut arriver à tout moment. Nous retracerons aussi sa conception de la liberté et du repos. Nous considérerons ensuite l'insouciance, les vertus de la prudence qui implique une certaine défiance vis-à-vis des autres et de soi et le savoir vivre. La modération des désirs et la valeur de l'amitié seront prises aussi en considération car Epicure a déjà indiqué que ce sont des moyens qui nous mènent au bonheur.² Pourtant, La Fontaine ne peut rester épicurien jusqu'au bout, quand la porte du tombeau

¹ Epicure (341-270 avant Jésus Christ) est un philosophe grec ancien très connu dans l'histoire de la philosophie occidentale.

² Voir chapitre III pp. 62-65

s'ouvre devant lui. Par crainte du jugement de Dieu, il n'hésite pas à revenir à sa foi catholique, négligée dès son adolescence. Ce phénomène s'accompagne d'un retour définitif à une pratique religieuse rigoureuse¹ jusqu'au dernier jour de sa vie, à l'âge de 74 ans. Ce chapitre se conclut sur la fin chrétienne du fabuliste épicurien.

Pour mieux comprendre la sagesse épicurienne de La Fontaine, il est indispensable de se rapporter à la doctrine d'Epicure dont les disciples les plus connus sont Horace,² Anacréon,³ Gassendi,⁴ et La Fontaine. Selon Epicure, rien n'est plus souhaitable que le bonheur, but culminant de la vie humaine. Nous n'avons qu'à choisir le bonheur permanent. Pour ne pas être le jouet du bonheur temporaire qui nous rend plutôt malheureux, il faut donc savoir bien choisir ce qui nous fait dépasser la souffrance. Il nous suggère encore que le sommet de toute action humaine est sans doute le dépassement du malheur. En l'atteignant, nous serons heureux car le bonheur est la base d'une bonne vie.

Epicure classe les désirs de l'homme en 3 catégories. En premier lieu, ce sont les 4 désirs fondamentaux: la nourriture, le vêtement, le toit et les médicaments. Inévitablement, l'homme est obligé de se les assurer pour survivre. Sans eux, l'homme

¹ Voir chapitre III pp. 67-69

² Horace est un poète Latin (65-8 avant J.C.), auteur d'Odes, d'Épodes, et d'Épîtres.

³ Anacréon (560-478 avant J.C.) est un poète lyrique grec.

⁴ Gassendi (1592-1655) est un philosophe épicurien. Il fut le plus illustre des libertins du XVII^e siècle.

ne peut être heureux. Dans ce cas, une nourriture coûteuse et des habits luxueux ne sont pas essentiels. En second lieu, ce sont les désirs naturels de l'homme dont la satisfaction n'en est pas pour autant indispensables, tel le besoin sexuel. Pour ceux-ci, il faut s'en tenir au juste milieu en appliquant la règle importante: rien de trop. En troisième lieu, ce sont les désirs supplémentaires, par exemple, de la gloire, de la réputation et du luxe.

Epicure nous invite à cette réflexion que l'homme n'est pas né pour être esclave. Il doit se retirer du monde sans s'attacher à des responsabilités sociales car celles-ci sont source de constantes inquiétudes. Même la vie familiale fera de l'homme un prisonnier. En tant que mari, ou épouse ou parent, souvent, nous devons faire des choses à contre cœur. En conséquence, l'attachement familial peut nous maintenir dans certaines limites. Au contraire, si nous menons une vie indépendante avec détachement vis-à-vis des autres, nous nous sentons solitaires. Il faut donc se lier d'amitié. Celle-ci apporte de la douceur à la vie. Nous ne sommes pas obligés de faire du bien à notre ami. Si nous voulons le faire, nous le ferons librement selon notre propre gré et sans espérer aucune récompense de celui à qui nous en avons fait. Sinon, ce sont plutôt des investissements.¹

Il résulte de tout ce qui précède que la doctrine d'Epicure paraît raisonnable et positive. Mais il est dommage que ses disciples appliquent ces doctrines contrairement aux idées maîtresses du fondateur en accentuant la joie excessive ou la jouissance immédiate sans tenir compte des principes authentiques. C'est pourquoi, dans le monde d'aujourd'hui,

¹Dr. Wit Visthavet, La philosophie générale (Bangkok: Aksorncharoentana, 1976), p.34

l'épicurisme est interprété comme le synonyme d'une vie débauchée, livrée aux plaisirs charnels sans bornes. Néanmoins, il faut bien discerner l'enseignement authentique d'Epicure et le sens actuel de l'épicurisme car la doctrine garde de son mérite. Nous esquisserons maintenant l'application que La Fontaine a fait de cet épicurisme dans sa vie personnelle aussi bien que dans ses oeuvres.

Pour montrer que le poète est réellement un épicurien, rien ne serait à coup sûr plus facile que d'expliquer sa philosophie par sa vie qui en est une application et une illustration. Nous savons que la vie de La Fontaine est celle d'un libertin soucieux de ses plaisirs. Son charmant caractère, son inconsistance et son amour pour les femmes de rencontre suffisent à affirmer sa vie débauchée. Comme Epicure, il ne voudrait pas être esclave de l'attachement familial. Ainsi, il néglige rapidement sa femme, Marie Héricart, et ne prend pas la responsabilité paternelle d'élever son fils unique: Charles de La Fontaine. Il l'oublie dès qu'il lui a procuré une situation. De ces faits mentionnés, il apparaît que la charge de chef de famille est mal accomplie par un caractère comme le sien. C'est pourquoi Lavisse¹ écrit durement de lui "mauvais mari, mauvais père"²

D'une façon identique, pour pouvoir vivre sans souci, ce qui est l'idéal parfait d'Epicure, et pour dépasser les difficultés financières, La Fontaine choisit le moyen le plus facile: chercher des protecteurs. Il sait s'assurer des gens

¹Ernest Lavisse (1842-1922) est un historien français et directeur de Histoire de France

²Emile Baudin, La philosophie morale des fables de La Fontaine (Genève : A la baconnière, 1950), p.90

qui peuvent beaucoup pour lui et plus encore des protectrices dévouées: la duchesse d'Orléans, la duchesse de Bouillon, Madame de Thianges, Madame de la Sablière, Madame Hervart, les Vendôme. En les servant, La Fontaine reçoit le vivre, le couvert et le foyer. Parmi celles-ci, il a connu de nombreux amours avec des jeunes et jolies filles qui lui ont apporté des joies supérieures à tous les plaisirs qu'il a pu trouver par ailleurs. Il est tel un papillon qui vole de fleur en fleur avec plaisir car il est conscient de la fuite rapide du temps et de l'approche inéluctable de la mort. Comme il ne s'en inquiète pas alors, il veut "sortir de la vie ainsi que d'un banquet".¹ Le mot "banquet" qui désigne un festin ou un grand repas révèle l'esprit épicurien de La Fontaine. Pour lui, la vie est comme une fête dont il devrait profiter autant que possible. Plus tard, alors qu'il est tombé gravement malade, La Fontaine commence à se repentir de sa débauche et de ses vices. Il adresse donc une lettre à son ami Maucroix² en 1693 dans laquelle il révèle sa peur:

O mon cher ami, mourir n'est rien mais songes-tu que je dois comparaître devant DIEU ? Tu sais comme j'ai vécu (. . .) et combien j'ai à craindre les jugements de DIEU³

La Fontaine n'est pas un disciple fidèle de son maître Epicure seulement dans le comportement d'une vie débauchée; il l'est aussi dans ses oeuvres: il fait ainsi savoir aux lecteurs

¹René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine:Oeuvres Complètes I (Paris:Gallimard, 1954) p.181

²François Maucroix est l'ami intime de La Fontaine et ils se connaissent depuis leur enfance.

³Pierre Clarac, La Fontaine (Paris : Hatier, 1967), p.138



qu'il est un épicurien conscient. Voici le poème intitulé
l'Hymne à la Volupté aux dernières pages de son roman Psyché.
C'est pour lui une manière de proclamer sa foi:

Volupté, volupté, qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce
Ne me dédaigne pas, viens-t-en loger chez moi
Tu ne seras pas sans emploi ¹

Sans avoir à le nommer, "le plus bel esprit de la Grèce",
c'est Epicure. L'invitation qu'il adresse à son maître est bien
claire. La volupté habite dans son âme depuis toujours. Et
maintenant nous examinons la plus belle et la plus sincère des
confessions qui aient jamais été faites:

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique
La ville et la campagne, enfin tout, il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien ²

Sorte d'adoration universelle, l'horizon du poète s'élargit
jusqu'aux confins de l'épicurisme pour lequel le plaisir est le
but suprême. Dans ce poème d'ailleurs, il commence par s'adresser
à la volupté: le plaisir intense très apprécié par Epicure et par
La Fontaine:

O douce volupté, sans qui dès notre enfance
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux.
Aimant universel de tous les animaux
Que tu sais attirer avecque violence!
Par toi tout se meut ici-bas ³

Il a trouvé son vrai sujet. C'est sa conviction profonde: le
plaisir de vivre justifie la vie humaine.

¹ Pierre Clarac, La Fontaine. (Paris : Hatier, 1967), p. 131

² Ibid.

³ Ibid.

Derrière le visage lisse et frais du bon garçon endormi, que nous avons connu, montait déjà la fièvre de la sensualité. Voilà donc ce qui mijotait dans son indolence; cette irremplaçable douceur de connaître et d'aimer, dans le silence, les choses et les êtres, le plaisir secret de se caresser au monde et le privilège d'oublier ce qui n'est pas caressant. Quelle prodigieuse¹ prédisposition à faire son bonheur sur terre.

Tout lui est plaisir et tout plaisir mérite qu'on le poursuive. C'est "avecque violence" que ces plaisirs s'emparent de lui et qu'il court vers eux.

En plus de cette révélation d'un épicurien conscient, afin d'insister sur le fait que Epicure reste l'**inspirateur** le plus intime de la pensée du fabuliste, nous trouverons son avis dans la fable "Le loup et le chasseur" (VIII), 27) qui peut s'appliquer aux principes d'Epicure. D'après celui-ci, le plaisir et la jouissance comptent le plus. **Telle** est aussi l'opinion de La Fontaine:

L'homme, sourd à sa voix comme à celle du sage
Ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre
Jouis-je le ferai - Mais quand donc
Dès demain. Eh! mon ami, la mort
Peut te prendre en chemin
Jouis dès aujourd'hui... 2

¹ Jean Orieux. La Fontaine. (Paris: Flammarion, 1976), p. 318

² René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres Complètes J. (Paris: Gallimard, 1954), p. 213

Jouir : tout est là. La vie ne vaut que pour ce qu'elle nous procure de jouissances et de plaisirs. Le temps s'enfuit très rapidement et la mort peut venir nous prendre à n'importe quel moment. A quoi bon attendre jusqu'au lendemain pour jouir car nous pouvons mourir le jour même. Sans jamais choir dans la débauche, jouir avec mesure de tous les bienfaits que nous offre la nature, c'est-à-dire lui en savoir gré et entrer en communion avec elle. Nous verrons que l'idée maîtresse d'Epicure se trouve partout dans les écrits de La Fontaine.

Quelques exemples tirés des œuvres du fabuliste ne suffisent pas à couvrir la sagesse épicurienne dans les fables. Nous tâcherons d'expliquer les éléments de la sagesse de La Fontaine dans l'espoir d'élargir la portée de l'idée philosophique du poète. Cette sagesse, en ce sens, veut dire l'art de vivre heureux dans le monde des méchants, des fripons et des fourbes dont nous risquons à chaque instant d'être les victimes et les dupes. En outre, c'est la morale pratique qui vise au bon sens, à notre bonheur et à nos réussites. En l'analysant, nous trouverons que cette sagesse a un caractère réaliste: elle voudrait former des hommes pratiques, non des saints ou des héros.

Cette sagesse consiste avant tout à cultiver un idéal épicurien: la résignation devant la Mort inéluctable, la liberté, le repos et enfin l'absence de soucis.

Epicure croit que, quelque haïssable que soit la mort, elle est quand même un mal inévitable, une loi de la nature

qu'il convient de subir courageusement. La Fontaine vient à cette vue en détournant les yeux de la mort certaine, pour se dérober à ses terreurs et jouir jusqu'au bout de la vie:

Quand le mal est certain
 La plainte ni la peur ne changent le destin¹
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage¹

Il y a tout de même plus sage que cette imprévoyante couardise: l'homme qui regarde en face le mal prévu et sait s'y résigner. La Fontaine finit par en convenir. Cette attitude est pleinement épicurienne:

La mort ne surprend pas le sage
 Il est toujours prêt à partir
 S'étant su lui-même avertir
 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage
 Ce temps, hélas! embrasse tous les temps...
 Je voudrais qu'à cet âge
 On sortît de la vie ainsi que d'un banquet
 Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet
 Car de combien peut-on retarder le voyage²

La résignation à la mort a l'avantage de dépasser l'anxiété de mourir qui empoisonne les plaisirs de la vie. Donc, vivre, c'est bien user des joies de l'existence, les bien ménager, et éviter les douleurs autant que faire se peut. La vie ne vaut que par ce qu'elle nous fait profiter de plaisirs.

Mais les plaisirs dépendent de certaines conditions, qui sont à ce titre à considérer comme autant de biens précieux. D'abord, la liberté, si chère à Epicure ainsi qu'à La Fontaine:

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I. (Paris: Gallimard, 1954), p.194

² Ibid., p.181

Hélas, que sert la bonne chère
 Quand on n'a pas la liberté ?
 Quelque soit le plaisir que cause la vengeance
 C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
 Sans qui les autres ne sont rien

Tel est aussi l'avis des compagnons d'Ulysse, qui, changés
 en bête, refusent tous de redevenir des hommes:

Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse
 Et te dis tout net et tout plat:
 Je ne veux point changer d'état...
 La liberté, les bois, suivre leur appétit
 C'était leurs délices suprêmes ²

Si la liberté est un bien, le repos en est un autre
 aussi précieux: le repos tant vanté par Epicure qui condamne
 les fonctions familiales à cause des tracas et des servitudes
 qu'elles entraînent. La Fontaine dit, à propos de la plus
 grande et de la plus honorée:

Et puis, la papauté vaut-elle qu'on quitte
 Le repos ? Le repos, trésor ni précieux
 Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux³

Vive donc le repos! A cause de ceci, La Fontaine est
 accusé d'être un paresseux. Mais rien ne le rassure autant
 que l'absence de soucis:

¹ René Groos & Jacques Shiffrein. La Fontaine : Oeuvres
 Complètes I. (Paris : Gallimard, 1954), p. 104

² Ibid., p. 283

³ Ibid., p. 170

Je ne dormirai point sous de riches lambris:
 Mais voit-on que le somme en perde le prix?
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soin et mourrai sans remords ¹

Ces deux derniers vers résument très bien l'idéal d'Epicure.

La sagesse épicurienne interprétée par La Fontaine continue à proposer outre son idéal, la grande vertu pratique la plus utile et la plus indispensable: la prudence. Comme nous avons déjà vu, dans le deuxième chapitre, que l'homme est foncièrement égoïste et esclave de ses passions, la confiance en l'humanité est une sottise impardonnable. La prudence est donc la sagesse d'éviter les dangers, les dommages et les fautes. Pour les bien fuir, La Fontaine nous apprend à se défier des autres, à se défier de soi et à se conduire toujours et partout avec prévoyance, habileté et savoir-faire.

Il faut d'abord se méfier de presque tous les hommes. Premièrement, cela va sans dire, des méchants et des fourbes, comme fait le vieux rat se méfiant du chat:

J'approuve sa prudence
 Il était expérimenté
 Et savait que la méfiance
 Est mère de la sûreté ²

La méfiance vis-à-vis des **méchants et des fourbes** est essentielle, même quand on leur a fait du bien: compter sur leur reconnaissance est de la folie. Comme dit le rat au chat qu'il a une fois sauvé par nécessité et qui se méfie de son amitié quand le chat le rappelle:

¹ René Cross & Jacques Shiffirin. La Fontaine : Oeuvres Complètes I. (Paris : Gallimard, 1954), p. 267

² Ibid., p. 88

S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ¹

Les flatteries des sournois ne seront pas prises au sérieux
si nous ne désirons pas devenir leur victime:

Une traîtresse voix bien souvent nous appelle
Ne nous pressez donc nullement
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en ²

Des importuns sont dangereux, à quoi bon avoir confiance en eux?

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns devraient être chassés ³

Méfions-nous aussi des fous si nombreux:

Jamais auprès des fous ne te mets à portée ⁴
Je ne puis te donner un plus sage conseil

Soyons prudents surtout avec puissants car ils sont toujours
prête à nous exploiter, à agir en tyrans. D'abord des grands:

La raison les offense, ils se mettent en tête ⁵
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens

¹ René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris : Gallinard, 1954), p. 203

² Ibid., p. 207

³ Ibid., p. 168

⁴ Ibid., p. 225

⁵ Ibid., p. 243

Et aussi nous devons faire attention à "ces mangeurs de gens":
des courtisans, dont Colbert, que La Fontaine déteste et des
magistrats:

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats
Les exemples en sont communs ¹

De même, tous ceux qui ont autorité sur nous peuvent entamer
d'autant notre liberté. Eloignons-nous de notre chef car:

Notre ennemi, c'est notre maître
Je vous le dis en bon français ²

Bref, méfions-nous de tout le monde, et finalement ne comptons
que sur nous-mêmes:

Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même ³

Apprenant à se méfier des autres, la prudence élargit
sa frontière en nous conduisant à nous défier de nous-même. Il
convient de ne pas exagérer la confiance en soi car nous, les
êtres humains, sommes imperfectibles. Moralement parlant, nous
sommes si faibles que nous pouvons nous livrer à nos vices tout
le temps, tant consciemment qu'inconsciemment. Ensuite, La
Fontaine nous propose une série de nouveaux conseils, non moins
utiles que les précédents.

¹ René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres
Complètes I (Paris : Gallimard, 1954)., p. 301

² Ibid., p. 138

³ Ibid., p. 112

Tout d'abord, ne nous laissons pas aller à **une** imagination débordante. Sinon, nous serons poussés à la catastrophe comme cette laitière:

Quel esprit ne bat la campagne?
 Qui ne fait châteaux en Espagne?
 Pichrochole, Pyrrhus,¹ la laitière, enfin tous
 Autant les sages que les fous
 Chacun songe en veillant, il n'est rien du plus doux
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes:
 Tout le bien du monde est à nous²

Nous devons échapper à la tendance trompeuse à nous voir beau et les autres laids car cette idée est fausse et égocentrique:

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous
 Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes
 On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain³

Evitons aussi de trop présumer de notre courage comme ce fanfaron qui voudrait se venger d'un lion. Mais en le voyant marcher, cet homme est frappé d'une grande peur et cherche un refuge qui puisse le protéger du danger imminent:

La vraie épreuve du courage
 N'est que dans le danger que lion touche du doigt:
 Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit

¹ Pichrochole et Pyrrhus sont les rois archaïques parus dans le chapitre de **Rabelais dont s'inspire** La Fontaine

² René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris : Gallimard, 1954), p. 168

³ Ibid., p. 35

⁴ Ibid., p. 133

Non moins hasardeux que le précédent, le désir excessif de faire fortune et l'ambition peuvent nous faire tout perdre si nous ne savons pas les contrôler. Nous tombons dans la pauvreté comme cet homme qui tue la poule qui pondait tous les jours un oeuf d'or:

Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres¹ devenus
Pour vouloir trop tôt être riches

Aussi bien que le berger vendant son troupeau finit par perdre tout son argent:

Un sou, quand il est assuré
Vaut mieux que cinq en espérance
Il se faut contenter de sa condition
Aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles²



De même, l'orgueil peut nous détruire complètement si nous en sommes l'esclave. Ainsi, ce coq, vainqueur, meurt pour finir sous l'ongle du vautour. Par conséquent, défions-nous-en:

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille
Défions-nous du sort et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille³

L'orgueil ontôté jusqu'à l'obstination fait tomber dans le torrent les deux chèvres rivales s'affrontant sur le pont étroit:

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune⁴

¹ René Groos & Jacques Shiffrein. La Fontaine : Oeuvres Complètes I. (Paris : Gallimard, 1954), p.125

² Ibid., p.91

³ Ibid., p.172

⁴ Ibid., p.288

Après ces avertissements, La Fontaine nous invite à recourir à de nouveaux conseils pratiques considérés comme le savoir-faire et le savoir vivre. Sans ces conseils plus utiles les uns que les autres, nous ne pouvons agir ni mener notre vie avec intelligence. Tout d'abord, La Fontaine nous procure les conseils de sûreté qui sauvent la vie de la petite chèvre dans la fable "Le loup, la chèvre et le chevreau" (IV, 15). Entendant le loup glouton crier "Foin du loup,"¹ le chevreau est soupçonneux et lui demande de montrer une patte blanche, qui est rare chez les loups:

Deux sûretés valent mieux qu'une
Et le troc en cela ne fut jamais perdu²

La sincérité et la modération sont récompensées comme chez ce bûcheron qui ne veut accepter ni la cognée d'or, ni celle d'argent offertes par Mercure car ni l'une ni l'autre ne sont la sienne. Il est sincère et modéré. Enfin Mercure lui donne les trois cognées:

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr; cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien:
Que sert cela?³

La bonne entente entre frères est essentielle pour la suppression des querelles qui empoisonnent la vie. La Fontaine aimerait que nous soyons comme ces dards liés ensemble que personne ne

¹ René Groos & Jacques Shiffirin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris:Gallimard, 1954), p. 106

² Ibid.

³ Ibid., p. 115

peut rompre. Mais en les séparant, nous pouvons les casser facilement. N'imitons donc pas ces frères désunis:

Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde
 Adieu, permettez-moi de vivre comme frères
 Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare
 Tous perdirent leur bien¹

L'humilité est la sagesse qui nous donne le bonheur. Grâce à cette vertu, nous ne serons pas la proie de l'ambition qui mène à la calamité comme dans le cas des rats et de celui du pot de terre:

Les petits en toute affaire
 Esquivent fort aisément
 Les grands ne le peuvent faire²
 Ne nous associons qu'avec nos égaux³

La patience vaut mieux que la force. La fable "Le lion et le rat" (II, 11) en fait la preuve. Patient, le lion donne la vie au rat au lieu de le tuer tout de suite. Plus tard, ce tout petit animal peut libérer le roi des forêts pris dans des rets:

Patience et longueur du temps
 Font plus que force ni que rage⁴

Ne péchons pas par excès ni d'habileté, ni de ruse; sinon, nous subirons le même sort que ces deux servantes qui décident de couper la tête du coq car il les réveille de bonne heure. A cause d'un malentendu, la vieille dame pense que ses servantes vont la tuer. Elle les met donc à la porte:

¹ René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris : Gallimard, 1954), p. 108

² Ibid., p. 97

³ Ibid., p. 119

⁴ Ibid., p. 60

C'est ainsi que le plus souvent
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire
 On s'enfonce encore plus avant ¹

Enfin, n'exagérons pas la prudence elle-même. Nous devons laisser la porte ouverte à la fortune et au destin dont le rôle est grand car ils sont au-dessus du contrôle humain:

Fortune aveugle suit aveugle hardiess
 Le sage quelque fois fait bien d'exécuter
 Avant que de donner le temps à la sagesse²
 D'envisager le fait, et sans la consulter

A part le savoir vivre, un autre aspect de cette sagesse épicurienne dans les Fables consiste dans la discipline des instincts, des passions et des désirs en les maintenant dans le chemin de la raison. A les contrôler; mais non pas à y renoncer comme le souhaitent les stoiciens. La Fontaine nous suggère de nous contenter de désirs modérés, ainsi que le conseille son maître: Epicure:

Ne soyons pas et si difficiles;
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner ³

Donc, il convient de s'en tenir à des désirs modérés car l'homme est facilement aveuglé par la convoitise:

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément...
 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'excès ⁴

¹ René Groos & Jacques Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1954), p. 120

² Ibid., p. 258

³ Ibid., p. 161

⁴ Ibid., p. 228

Pour pouvoir maîtriser nos désirs, La Fontaine suggère dans les vers suivants de pratiquer assidûment la règle précieuse : rien de trop :

...Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point¹

Comme Epicure, La Fontaine voit dans l'infinitude des désirs une maladie nuisible au bonheur.

La Fontaine illustre dans ses fables et aussi dans sa vie réelle le sens véritable de l'amitié traitée comme dernier élément de la sagesse épicurienne. Cet union indissoluble des cœurs correspond à l'idée d'Epicure en ce sens qu'elle nous fait ne pas nous sentir trop solitaire dans ce monde.² Sans l'amitié, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, surtout pour La Fontaine. Mais il ne cherche pas à nous donner une aveugle confiance dans notre ami. Au contraire, il a consacré quelques fables pour nous avertir de ne pas donner trop facilement la qualité d'ami. Dans la fable intitulée "Parole de Socrate", il la commente en ces termes :

Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose
Rien n'est plus commun que ce nom
Rien n'est plus rare que la chose³

Socrate répondait à ceux qui critiquaient sa toute petite maison qu'elle serait trop grande encore pour ne renfermer que de vrais amis.

¹ René Groos & Jacques Shiffrein, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris, Gallimard, 1954), p. 228

² Voir chapitre III p. 46

³ Ibid., p. 108

La Fontaine développe ensuite ce thème en nous indiquant qu'un sage ennemi vaut mieux qu'un maladroit ami. La fable "L'ours et l'amateur des jardins" en fait la preuve car c'est l'ours qui, pour délivrer d'une mouche le vieillard dont il partage l'existence, le tue en lui jetant un pavé sur la tête. La Fontaine conclut:

Rien n'est si dangereux qu'un maladroit ami
Mieux vaudrait un sage ennemi ¹

Mais la mort du vieillard causée par un ami imbécile ne décourage pas le poète. La Fontaine croit encore à la véritable affection et à la délicatesse de l'amitié. Il nous donne une leçon touchante dans la fable "le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat". Cette fable nous montre que tout est en commun dans l'amitié, les biens et les maux, les joies et les peines; qu'un ami ne doit pas hésiter, en présence des dangers, à secourir son ami malheureux. En la lisant, nous trouvons que dans la petite société de ces animaux, tous tiennent les uns aux autres et sont unis par les liens de confiance et d'affection. Ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme. La gazelle, prise au piège du chasseur, s'en est libérée, grâce à l'aide de ses trois amis: le corbeau, la tortue et le rat. Quand le chasseur survient, tout le monde se sauve, excepté la tortue qui ne peut jamais aller vite. Enfermée dans le sac du chasseur, cette dernière recouvre la liberté grâce au stratagème de ses amis. La Fontaine termine cette fable en insistant sur les devoirs et la récompense de l'amitié:

Ainsi chacun dans son endroit
S'entremet, agit et travaille
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croît²

¹ René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I. (Paris: Gallimard, 1954), p. 191

² Ibid., p. 306

L'amitié joue un rôle exceptionnel dans la vie du fabuliste. Nous pouvons dire sans exagération qu'il connaît la véritable amitié car La Fontaine a ce qui sert plus à la prouver, à la mettre en évidence: la difficulté pécuniaire ou la pauvreté. Il peut survivre à l'aide de bons amis comme Maucroix, Fouquet et Mme de la Sablière. C'est pourquoi La Fontaine en fait un magnifique éloge dans la fable intitulée "les deux amis":

Qu'un ami véritable est une douce chose
 Il cherche vos besoins au fond de votre coeur
 Il vous épargne la pudeur
 Dès les lui découvrir vous-même
 Un songe, un rien, tout lui fait peur
 Quand il s'agit de ce qu'il aime ¹

Ces vers d'une grande plénitude de sens appartiennent au trésor des plus belles citations poétiques. L'ami sincère pénètre jusqu'au fond de notre coeur, devine nos besoins. Une telle amitié suppose d'éminentes qualités d'esprit et de coeur. Taine a confirmé: "Nul n'a parlé de l'amitié comme La Fontaine, avec une émotion si vraie, si intime." ²

Plus important que ces idées ci-dessus, La Fontaine fait ce qu'il dit: il met en pratique ce qu'il suggère aux lecteurs des Fables. Sans tenir compte de la disgrâce de son ami, il reste toujours fidèle à Crésus Fouquet, surintendant de France durant le règne de Louis XIV. Ils s'étaient connus en 1658 à l'époque où Jean traversait de grandes difficultés financières.

¹ René Groos & Jacques Shiffren, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1954), p. 193

² Noël Richard, La Fontaine et les Fables du deuxième recueil. (Paris: Nizet, 1972), p. 225

Le fabuliste se met sous sa protection et lui dédie un poème. Fouquet le récompense par une pension. L'arrestation et la détention de Fouquet à l'instigation de Colbert ne ternit pas l'amitié profonde et sincère entre le fabuliste et le détenu. Devant la cellule de tours où a été enfermé Fouquet, La Fontaine dit:

Je fus longtemps à considérer la porte,
et me fis conter la manière dont le
prisonnier était gardé (. . .)
Sans la nuit, on ne m'eût pu arracher
de cet endroit¹

La sympathie qu'éprouve La Fontaine pour son ami en disgrâce montre assez qu'il n'abandonnera jamais un compagnon.

Considérant la sagesse épicurienne de La Fontaine, nous trouverons qu'elle est un eudémonique: elle cherche à nous proposer un art de vivre heureux. Les préceptes qu'elle formule ne visent qu'à ce but précis, c'est-à-dire le bonheur. Mais son inconvénient est qu'elle ne s'occupe jamais du vice ni de la vertu proprement dits, mais seulement de la sottise et du bon sens. "Elle n'est pas donc exaltante car elle est fondée sur l'homme moyen. Elle ne prône ni l'héroïsme ni le sacrifice."² Mêlée au bien et au mal, cette sagesse nous montre comment réagir pratiquement. Et c'est parce que le mal y est inclus, par exemple, la jouissance et les plaisirs, que La Fontaine ne s'y tiendra pas jusqu'au dernier jour de sa vie mais recourra à la foi chrétienne.

¹ André Lagarde & Laurent Michard. XVII^e siècle: Les grands auteurs français du programme. (Paris: Bordas, 1970), p. 210

² Pierre Bornecque. Fables : La Fontaine. (Paris: Hatier, 1979), p. 35

Voici comment La Fontaine retourne à la religion: en 1692, à l'âge de 72 ans, il tombe gravement malade et devant l'imminence du tombeau, Dieu fait sa rentrée dans cette âme épicurienne. Dans ce moment crucial, il se voit comparaissant devant la Providence, exposant au Juge sa pauvre vie livrée à tous les plaisirs et à tous les péchés, notamment celui de volupté. Nous considérons maintenant la fin purement religieuse de celui qui a écrit auparavant "la mort ne surprend pas le sage"¹ et "j'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords"². Nous verrons par quel chemin il y est parvenu.

Dans la faiblesse mortelle où il se trouve, le fabuliste garde toute sa lucidité. La Fontaine demande un prêtre. Le curé de Saint-Roch dépêche auprès de lui un abbé Poujet, jeune docteur en théologie de 26 ans, qui se met à l'endoctriner en se joignant à la pieuse Madame de la Sablière. Ce jeune docteur intrépide supplie le vieux poète de se consacrer à ce Dieu qu'il a négligé presque toute sa longue vie. Deux fois par jour pendant deux semaines, le fougueux apôtre vient rappeler les principes fonciers du christianisme à La Fontaine. Celui-ci ne veut personne d'autre que lui. Il ne se confesse qu'à lui.

L'abbé avait sans doute pris conseil de ses supérieurs et parla de haut: il n'accepta qu'à deux conditions. Tout d'abord, La Fontaine devait s'engager à ne plus faire usage de son talent que pour écrire des ouvrages religieux, à interrompre la réimpression des contes en renonçant au bénéfice d'une édition qui s'en prépare en Hollande, et à dévouer sa vie aux exercices de piété

¹René Groos & Jacques Shiffrin, La Fontaine:Oeuvres Complètes I, (Paris:Gallimard, 1954), p.181

²Ibid., p.268

les plus édifiants. Ensuite, il devait publiquement, soit devant le Saint-Sacrement si on le lui administrait avant sa mort, soit devant l'Académie française au cas où il se rétablirait, il devait donc demander pardon à Dieu et à l'Eglise d'avoir écrit ce livre infâme: les contes de La Fontaine parus en 1665"¹ Quelle douleur a-t-il du éprouver! Tout malade et docile qu'il fût, il n'entendit pas de bonne oreille cette condamnation humiliante.

Malgré tout, le 12 février 1693, le poète lit devant une députation de l'Académie et un grand nombre de personnes de qualité et de gens d'esprit la déclaration suivante, avec l'espoir qu'il sera pardonné:

Monsieur, j'ai prié Messieurs de l'Académie française, dont j'ai l'honneur d'être un des membres de se trouver ici par députés, pour être témoins de l'action que je vais faire. Il est d'une notoriété qui n'est que trop publique que j'ai eu le malheur de composer un livre des contes infâmes (. . .)

Et je conviens que c'est un livre abominable.

Je suis très fâché de l'avoir écrit et publié.

J'en demande pardon à DIEU, à l'Eglise, à vous,

Monsieur, qui êtes son ministre, à vous, Messieurs de l'Académie, et à tous ceux qui sont ici présents.

Je voudrais que cet ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume et qu'il fût en mon pouvoir de le supprimer entièrement. Je renonce actuellement et pour toujours au profit qui doit me revenir d'une nouvelle édition par moi retouchée, que j'ai malheureusement consenti que l'on fût actuellement en Hollande. Si dieu me rend la santé, Je m'engage à passer le reste de mes jours dans les exercices de la pénitence.

¹ Les Contes sont beaucoup attaqués par les abbés de l'Eglise car ils sont licencieux. En France, ils ne servent jamais à enseigner les enfants dans l'école.

² Jean Orieux, La Fontaine (Paris:Flammarion, 1976), p.621

Après cette confession générale, La Fontaine reçoit alors la communion, et, comme récompense du duc de Bourgogne, une bourse de cinquante louis d'or: 240,000 francs actuels, afin de compenser la perte de l'édition hollandaise. Rétabli par miracle, le vieux poète retrouve une excellente santé

Je continue toujours à me bien porter et ai un appétit et une vigueur enragée. J'espère que nous attraperons tous les deux quatre-vingt ans.¹

Selon la promesse que La Fontaine entend tenir, il rime des Hymnes aujourd'hui perdus et fait lire à l'Académie une traduction en vers du "Dies Irae"² où passe le frisson du Jugement prochain:

De quel frémissement nous nous verrons saisis!
 Qui se croira pour lors du nombre des choisis?
 Le registre des cours, une exacte balance
 Paraîtront aux côtés d'un Juge rigoureux (. . .)
 Les morts de tous les temps demeureront surpris
 En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
 Où même les pensers se trouveront écrits.³

Mais le 9 février 1695, en revenant de l'Académie, il se sent si faible qu'il écrit à Maucroix le lendemain: "Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi"⁴

¹Jean Orieux, La Fontaine (Paris:Flammarion, 1976), p.631

²Ce sont les premiers mots de la Prose de la Messe pour le jour de l'enterrement: "Jour de colère, jour terrible, où le monde sera réduit en cendres."

³Pierre Clarac, La Fontaine (Paris:Hatier, 1959), p.138

⁴Ibid., p.139

Deux mois plus tard, le 13 avril 1695, le fabuliste meurt religieusement chez les Hervart;¹ lorsqu'on le déshabille, on le trouve portant un cilice qui est une chemise ou une ceinture de crin portée sur la chair pour se mortifier. Olivet² écrit:

J'ai vu entre les mains de son ami, Monsieur Maucroix, le cilice dont il se trouva couvert, lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au lit de la mort³

Bien que le Bon Dieu puisse faire mourir La Fontaine, ses Fables, elles ne mourront jamais: par sa puissance de création, par sa sagesse inépuisable méritant de nous servir d'exemple, il est le plus grand des fabulistes français. Le poète par excellence mérite de demeurer à jamais, avec "Molière et Hugo" dans la trilogie des "dieux littéraires français"⁴

¹ Les Hervart sont les amis de La Fontaine. C'est dans leur bel hôtel de la rue Plâtrière qu'il meurt

² L'abbé d'Olivet est un grammarien et littérateur français (1682-1768)

³ Pierre Clarac, La Fontaine (Paris:Hatier, 1959), p.139

⁴ Pierre Bornecque, La Fontaine:Fabuliste (Paris:Sedes, 1973), p.329